

CO

éditions

/ ROMAN

JEAN-MARC CHAVOT



NUNGESSER, LE CIEL EN HÉRITAGE



Jean-Marc Chavot

*Nungesser,
le ciel en Héritage*

Roman



Sommaire

Prologue	3
1	5
2	9
3	12
4	17
5	22
6	27
7	32
8	37
9	40
10	48
11	50
12	56
13	62
14	66
15	73
16	76
17	81
18	91
19	96
20	101
21	111
22	115
23	123
24	125
25	131
26	137
27	141
28	145
29	152
30	157
31	160
32	165
Épilogue	169



Note de l'auteur

La très grande majorité des événements rapportés dans ce roman sont basés sur des faits réels ; les noms, dates et lieux décrits ainsi que les faits historiques sont référencés dans les ouvrages suivants :

Nungesser, l'as des as

Marcel Jullian, Presses pocket, 1971

Du Béarn à New York, Raymond Orteig

A. J. B. Lalanne, Éditeur Marrimpouey, 2007

*À celles et ceux
qui ont offert des ailes à l'horizon.*

Prologue

Les rotatives ont enfanté leurs premières unes sur les coups de seize heures, répandant la nouvelle comme une traînée d'encre vénéneuse. Parmi la marée humaine des Grands Boulevards, certains agitent *La Presse*, d'autres suivent des yeux les panneaux lumineux les tenant informés des dernières dépêches, d'autres encore collent leurs oreilles à un poste TSF. Depuis l'armistice on n'avait connu pareille effervescence. Des poumons gonflés d'allégresse entament une Marseillaise; à l'ombre des tilleuls en bourgeons, une garçonne entonne « Ça, c'est Paris! » sur des airs de Mistinguett.

Dans cette ambiance de bal populaire, deux enfants se tiennent par la main. Ce triomphe est aussi le leur. Ils scrutent le ciel gris de la capitale où un avion surgit en rasant les toits haussmanniens. Des spectateurs hypnotisés par la providence le montrent du doigt : non, ils ne rêvent pas! Une étincelle pourpre, jaillie de l'aéronef, trace un N incandescent par-dessus les têtes. « Ah! », « Oh! », des onomatopées comme s'il en pleuvait. Des passants jettent au vent le nom de leurs idoles, et tandis que l'hystérie gagne la foule, Élisabeth offre la tiédeur de ses lèvres à Antoine. C'est leur premier baiser.

Mais aux alentours de dix-neuf heures, la radio relaie un premier message alarmiste : « Pas encore arrivés, temps très mauvais! ». Comme une pluie cinglante que personne n'aurait vu venir. Les chants cessent, les visages aux paupières affaissées pâlissent. Ici et là, des larmes d'amertume.

— Si on rentrait? suggère Antoine, abasourdi par le spectacle des terrasses qui se vident une à une.

— J'y crois encore, insiste Élisabeth.

Sur la place de la Madeleine, les déments s'inscrivent à présent en lettres lumineuses. Les intimes, qui fêtaient l'exploit dans les grands restaurants parisiens, ont réglé l'addition avant le dessert, et le commun des mortels, alléguant la défaite, se disperse sans bruit. Pourtant, au-devant des bouches de métro, des grappes de mécontents s'agglutinent. On leur a vendu du rêve et voilà qu'à présent l'on voudrait kidnapper leur bonheur ! New York fait une nouvelle annonce : neuf avions partis de Boston se sont envolés à la recherche des disparus mais sont rentrés en ordre dispersé sous une tempête de neige. Cette fois, c'en est trop ! La colère gronde : après l'angoisse, faudrait-il subir la honte ? Oui, on les a bernés. Oui, on les a laissés manifester leur joie sans retenue en se jouant de leur naïveté. Alors, qui est responsable ? Ceux qui sont à l'origine de ce terrible malentendu doivent maintenant rendre des comptes. Un nom circule...

« Au 144 rue Montmartre ! », s'écrie un meneur.

Les mécontents s'agrègent en une horde sauvage qui marche sous un ciel geignant. Qui est le salopard à l'origine de ce tissu de mensonges ? Où se cache le traître ? Des fenêtres volent bientôt en éclats ; aux silences mordants succèdent des hurlements plus tranchants que du verre.

1

Allongé sur un nid de ressorts qui n'avait de matelas que le nom, Charles fixait le vide où virevoltait un essaim de mouches. Le plafond de sa chambre, tacheté de graisse, parcouru par endroit de larges fissures, narrait le délabrement de l'établissement, qui, à bien y réfléchir, n'était guère plus vétuste que les autres hôtels du quartier. Depuis son arrivée à Buenos Aires, l'émigré avait promené son brevet de mécanicien d'usine en usine, fait quelques piges ici ou là, pas de quoi amasser fortune ! Entre deux petits boulot, il offrait ses bras — et sa musculature striée — aux estancias des environs, troquant avec envie sa blouse d'ouvrier contre la *bombacha* du Gaucho. Jamais étranger n'avait manié le *rebenque* avec une telle aisance : ne semblant faire qu'un avec son cheval, il usait de sa cravache avec la maestria d'un chef d'orchestre, dictant de sa baguette en cuir une allure *allegretto* à son bétail. À la lune pendante, bien qu'éreinté par ses folles chevauchées, l'*estanciero* se métamorphosait en papillon de nuit, consommant les maigres pesos gagnés en journée dans les bistrots du port d'où il s'en revenait au bras d'une métisse, charmée par sa gouaille polissonne. Dans la fougue de ses dix-sept ans, il avait claqué la porte de la vieille Europe pour vivre le rêve américain. L'aventure lui allait comme un gant, mais il espérait bien davantage de la vie ; il était de ceux à penser que le succès sourit aux ambitieux.

Des odeurs de tomate, d'ail et de piment qui s'infiltraient par-dessous la porte finirent d'aiguiser son appétit ; il n'avait rien avalé depuis la veille. Il sauta dans son pantalon pour s'engouffrer dans la moiteur de la ville que tempérait une brise marine, comme un orgue en sourdine. L'Avenida Corrientes où se pressait

une foule hétéroclite — on était samedi soir — avait des allures de Champs-Élysées un soir de 14 juillet. Le ventre repu d'*empanadas*, Charles bifurqua vers la Plaza Irlanda, où il fut bientôt intrigué par une file interminable à l'entrée d'un gymnase. Lorsqu'on l'informa qu'un boxeur français défiait ce soir le grand Horacio Cuello, il s'ajouta à la liste des curieux.

Le ring s'éclaira. Les deux premiers rangs étaient l'apanage de costumes sombres et de décolletés plongeants. Lorsque le boxeur français pénétra dans l'arène, Charles se leva. Mais il fut bien le seul, tant le challenger avançait conspué par une armada hostile. Les sifflets cessèrent à l'instant où le colosse argentin apparut. Il passa sous les cordes au son d'une mélodie entraînante que reprenait en chœur le public, dans une fureur collective. Le combat commença. Dès le premier coup de gong, la différence de gabarit entre les deux combattants semblait avoir déjà choisi le camp du vainqueur. Le Sud-Américain, galvanisé par les encouragements, maintint son adversaire dans les cordes, lui assenant de puissants coups droits que le Français tentait vainement d'esquiver sous des olé moqueurs. Charles ravalà sa salive, de plus en plus contrarié par les rires narquois qui s'abattaient injustement sur son compatriote. Au troisième round, le boxeur français, totalement dépassé, fut envoyé au tapis par un direct du colosse argentin. Charles eut l'impression de prendre le coup en plein visage et cela lui rappela les blessures de sa jeune existence, le divorce de ses parents qui l'avait fait souffrir enfant et dont il n'avait pas encore fait le deuil. L'homme en noir comptabilisa les secondes et, dans l'allégresse générale, leva le bras du vainqueur. Tandis qu'une civière emportait le corps ensanglanté du perdant, l'Argentin fanfaronna, lançant à ses admirateurs les mots qu'ils attendaient :

— *¡Los Franceses son muy abladores pero ne valen nada!*

Le sang de Charles ne fit qu'un tour.

— Quoi ! Les Français sont très bavards et ne valent rien ? C'est ce qu'on va voir, mon gars ! objecta-t-il dans la langue de Molière.

Du toupet, il en avait. De la vaillance ? Il n'allait pas tarder à le découvrir... Il jeta son mégot à terre, releva ses manches et se précipita sur le ring. Il y eut alors un long silence dans la salle, comme si les minutes qui allaient s'ensuivre allaient échapper à tout discernement. Pourtant, personne ne rêvait : Charles, en position de combat, chaud comme la braise d'*algarrobo*, défiait le champion en s'époumonant ;*Vamos! Vamos!*

L'Argentin crut d'abord à un canular. Après quoi, porté par les quolibets qui s'abattaient sur l'imposteur, il se mit en garde. Impressionné par l'écart de carrure entre les deux rivaux, un vieil homme assis au premier rang, assuré par avance de l'issue du combat, hurla la phrase du lointain dictateur Rosas : *;Muerte a los repugnantes Franceses!*, « Mort aux Français répugnants ! »

Phrase aussitôt reprise par les aficionados dont certains s'étaient empressés de ramener l'arbitre sur le ring, lequel n'eut d'autre choix que de déclarer à nouveau les hostilités ouvertes. Le second combat de la soirée, aussi inattendu qu'improbable, pouvait commencer. Charles se retrouva vite au tapis, une fois, deux fois..., quatorze fois. Malgré son visage marqué de coups, malgré la douleur, malgré des jambes en feuilles de maté qui ne le portaient plus, il parvint chaque fois à se relever, puisant son courage dans la haine qui l'entourait. À l'issue d'un énième corps à corps, il parvint à décocher une droite qui toucha le géant à la joue. La chemise maculée de sang argentin, Charles passa de nouveau à l'offensive : feinte du gauche, frappe sourde à hauteur du foie, le champion sud-américain chancela, avant de s'écrouler tête contre terre, comme un taureau de la pampa succombant à l'abattoir après une vaine résistance.

Encore étourdi, la mâchoire figée, les muscles téтанisés, Charles s'adressa au public qui le conspuait : *;Los Franceses son habladores, pero valent Argentinos!*

C'était vrai, après tout : même si les Français se la racontent souvent, ils valent bien les Argentins. La foule versatile prit alors fait et cause pour le trouble-fête, et chose étrange, il regagna sa place en tribune sous les vivats. Pour la première fois de sa courte

vie, il touchait à la gloire. Malgré le sang qui s'écoulait dans sa gorge, il se sentait prêt à tout pour ressentir à nouveau l'adrénaline du triomphe. Charles n'était déjà plus seulement l'ouvrier des faubourgs de Buenos Aires, il était déjà Nungesser.

2

Charles était épris de liberté. La vie dans les estancias lui permettait d'exprimer pleinement des aptitudes physiques hors pair. Il passait des heures en selle, chevauchant la plantation en tous sens, se refusant à montrer le moindre signe de fatigue aux cavaliers du cru, rompus depuis leur tendre enfance à pareil exercice. Il était désormais en mesure de défier les *peones* les plus aguerris, dans le dressage des chevaux sauvages ou lors de rodéos improvisés.

— Sur cette carne, personne n'est resté plus de dix secondes.

— Alors il est pour moi, bluffa-t-il en clignant de l'œil.

Il grimpa sur le *bagual*, tomba au bout de huit secondes. Recommença, chuta à nouveau, se blessa à une jambe. Le lendemain, il remit le couvert, chuta à maintes reprises, agrava sa blessure.

— Arrête ! Tu vois bien que ce cheval est fou.

— Pas du tout, le contraria Charles, c'est juste une histoire de temps.

Au troisième jour, il avait dompté l'animal, et ses collègues de travail par la même occasion. Aventurier dans l'âme, il partait seul à la chasse, au milieu des forêts profondes, parfois jusqu'en lisière des Andes et s'en revenait avec un puma ou un vautour. Pour tous ceux de l'estancia, il était celui qui terrassait la nature.

Mais c'était une autre faune qui le passionnait : les avions. Le propriétaire du ranch avait un coucou qu'il faisait voler chaque dimanche. Charles ne manquait aucune sortie de l'aéronef, car les prouesses de l'oiseau métallique avaient le don de le mettre en extase. Il connaissait par cœur les rituels qui précédtaient le

décollage, épiait le moindre geste du pilote, rêvant du jour où ce serait à son tour de tenir le manche. Un dimanche de mai où le ciel était azur, n'en pouvant plus de rester dans l'ombre, il se rapprocha du vieux Blériot qui venait d'atterrir. Et, alors que l'hélice tournait encore, Charles apostropha le pilote qui dégrafait ses lunettes :

— Je peux essayer ?

— Contente-toi de le pousser jusqu'au hangar, ce sera déjà pas mal, ricana le patron.

Charles prit la remarque pour argent comptant et s'éloigna du zinc. Mais à chacun de ses pas, il sentait la colère monter en lui et il était dans l'incapacité de la chasser. Quand la coupe fut pleine, il se retourna, fonça en direction du coucou, grimpa sur une aile, sauta dans le cockpit et poussa la manette des gaz. L'avion zigzagua sur le chemin terreux qui servait de piste.

— Descends immédiatement, sinon t'es viré, hurla l'*estancio*.

C'est à peine si Charles entendait. Son visage fendu d'un large sourire, il savourait tout à la fois l'ivresse de la vitesse et une sensation de liberté encore jamais éprouvée. Après avoir mis la gomme et trouvé un équilibre incertain, il tira sur le manche. Trop ! Bien trop ! L'avion se cabra pareil à un *criollo* vierge de tout débourrage et manqua de décrocher. Mais une fois les principales commandes assimilées, Charles sentit qu'il maîtrisait sa monture. Alors, il s'amusa à quelques acrobaties, se rapprochant à toute pompe de la piste où le propriétaire gesticulait dans tous les sens en hurlant des insanités. Après avoir fait le mariole, l'apprenti pilote entama une descente hasardeuse. L'appareil flotta comme une feuille de *ceibo* tanguée par un vent d'automne, jusqu'à l'impact avec le sol, manquant de peu de finir en pirouette avant. Fier de son forfait, le cavalier du ciel défila tête haute devant le propriétaire de l'*estancia* qui, après avoir vécu la frayeur de sa vie, n'en finissait pas de s'essuyer le front. Puis il s'en alla garer le Blériot dans son hangar.

— *¡Despedido, despedido !*

— Moi, viré, ça m'étonnerait. Y'a une couille dans ton moteur.

— *¿Une qué?*

— Si je n'mets pas le nez dans le carburateur, vous allez vous écraser comme une merde, argua Charles en mimant le crash de ses mains.

— *¿Como una mierda?* répeta l'*haciendado* d'un ton dépité.

•

Deux mois avaient passé quand un *gaucho* de l'*estancia* revint de Buenos Aires avec un journal.

— *¡Mira!*

Charles, qui avait un appétit d'ogre, interrompit son *asado*. Les doigts encore gras de côtelettes, il se jeta sur les nouvelles du jour :

« *L'Allemagne a déclaré la guerre à la France... À minuit, l'Angleterre a mobilisé sa flotte ainsi que son armée... L'Italie a fait à la France une déclaration officielle de neutralité... Quant à la Belgique, ses deux cent cinquante mille soldats se disent prêts à barrer une éventuelle avancée allemande en direction de la France.* »

Son visage blêmit. Il venait de basculer dans un état second. C'est à peine s'il entendait les spéculations de ses collègues.

— Français, Anglais et Russes réunis, les Allemands n'ont pas froid aux yeux !

— Une guerre, une guerre..., je te donne un mois et tout le monde sera de retour à la maison.

— Hein, Charles, t'es mieux parmi nous à chasser le puma plutôt que le Boche !

Le Français se leva, tituba jusqu'à sa remise où il rassembla ses affaires. Avec cette déclaration de guerre, toute l'éducation de son père remontait à la surface : il n'y a point d'homme sans honneur ni point de patrie sans enfants prêts à se sacrifier pour elle. Point d'homme sans honneur ! La phrase repassait en boucle dans son cerveau endolori. Le lendemain il avait pris le bateau pour la France.

3

¡Tot docet, craba, lo boc qu'ei vieilh!

« Doucement, chèvre, le bouc est vieux ! », grommelle le vieillard qui me précède, déporté par la lourde charge de son fardeau. Je ne le connais pas, mais avec son béret sur la tête, il ressemble aux anciens de mon village. Voilà trois jours que j'ai embrassé père et mère pour arpenter les chemins caillouteux qui mènent à la morne plaine. Je ne serai pas tailleur de pierre ou berger comme le sont ceux de mon pays. Un autre futur me tend les bras, ailleurs, par-delà les océans. De petites fourmis ouvrières s'agitent dans les galeries d'un trois-mâts que les temps industriels ont étoffé d'une machine à vapeur. Dans quelques heures, le *Château-Lafite* aura largué les amarres, l'ambassadeur des grands crus de Bordeaux sera mon passeport pour l'Atlantique.

Je patiente dans une file réservée aux voyageurs de troisième classe, celle des candidats au grand départ, un aller simple dans la poche. Le vieil homme assis sur une malle ouvre son garde-manger.

— Tiens, garçon, reprends un peu de forces !

— Vous devriez garder vos victuailles pour le voyage, monsieur.

— Mange ça que je te dis, tu n'sais pas qui te mangera !

Je n'ai pas encore dit merci que déjà des parfums de noisette et de brebis chatouillent mes narines. Je mords à pleines dents dans une tomme aux saveurs de mon enfance et aussitôt, ce sont les paysages verdoyants de l'Ossau qui défilent sous mes yeux. La veille de mon départ, tout ce qui de près ou de loin se vantait du patronyme d'Orteig était venu me dire *Adiu*. Nous étions si

nombreux que certains avaient trouvé refuge dans la souillarde, contre l'évier, d'autres sur la galerie où sèche d'ordinaire le linge.

— De toute façon, avait insisté mon père, Tonton Joseph l'attendra sur le quai.

— Et s'il n'est pas là ? s'était enquise ma mère, inquiète.

— Raymond connaît l'adresse, 25 Crosby Street, il demandera son chemin. Pourquoi diable mon frère ne serait-il pas au rendez-vous ?

— Notre mariage...

— Quoi, notre mariage ?

— Les alliances, avec une heure de retard !

— Tout était de la faute du bijoutier.

— Dis plutôt que Joseph avait trouvé mieux à faire en ville !

— Qu'est-ce que t'en sais, tu y étais ?

Le père Dalléas, qui s'en revenait de livrer du marbre à dos d'âne, avait voulu mettre un terme au psychodrame familial en pointant du doigt la fatalité :

— Tous les jeunes de notre belle vallée d'Ossau s'en vont ailleurs, les Loustalet, les Bergez, les Lacaze...

— Et ils sont partis à quel âge ? avait questionné ma mère, une idée derrière la tête.

— La vingtaine, avait répondu le bouvier, une goulée d'Irouléguy en travers du gosier, sans se douter qu'il remettait les pieds dans le plat de la discorde.

— Tu vois, personne n'a laissé filer un enfant encore en âge d'aller à l'école.

— Est-ce de ma faute si les compagnies font payer plein tarif dès treize ans ? Regarde ce que nous avons fait, un garçon dégourdi comme s'il en avait dix-huit. Crois-moi, il n'est pas né celui qui marchera sur ses plates-bandes !

La foule qui m'entoure est de plus en plus compacte, des paysans pour la plupart, dont les vignes ont été dévastées par le midiou. Ils sont endimanchés mais ont gardé leurs galoches avec, qui sait, un peu de leur terre accrochée au talon. Délestés de leur

baluchon, ils s'assoient en file indienne sans piper mot, le regard posé au sol, oubliant de scruter le large. Moi, je ne suis pas triste. J'ai la même intuition qu'à l'été dernier, avant de garder le troupeau du père Labourdette, là-haut, aux estives. Je sais que je reviendrai. Je reviendrai les poches remplies de billets épouser une fille de Louvie-Juzon ou d'Izeste. Un homme affublé d'une casquette de marin met un pied sur la passerelle pour faire une annonce : les passagers de troisième classe doivent embarquer par l'arrière du bateau. Branle-bas de combat !

Je découvre une cale sombre éclairée de deux minuscules hublots. Le bois des banquettes, les murs, tout empeste la transpiration. Après m'être installé près du vieil homme à la malle, je sors prendre l'air avec ma chienne serrée contre ma poitrine. Je m'appuie contre une balustrade d'où je peux entrevoir l'agitation des pontons supérieurs. Un autre monde nous toise, paré de robes de soie et de redingotes que le son d'un orchestre fait valser. Enfin le départ ! Toutes voiles hissées et cheminée fumeuse, le *Château-Lafite* s'arrache à la terre ferme, laissant l'écume de mon enfance à quai.

Depuis la nuit dernière, la houle joue de l'accordéon. Le ressac des vagues qui se brisent violemment contre la coque me donne des haut-le-cœur. Un homme vêtu de noir, bravant la tempête, clopine jusqu'au hublot un journal à la main. Il lit à voix haute :

« À 15 heures précises, ce 4 septembre 1882 à Wall Street, le bureau du banquier John Pierpont Morgan s'est soudainement éclairé, alimenté par la centrale construite par Thomas Edison. L'électricité est produite par six énormes dynamos de vingt-sept tonnes chacune surnommées les "Jumbos", du nom de l'éléphant du cirque Barnum, devenu la coqueluche du public américain. Même si l'électricité est utilisée par quelques scientifiques depuis le début du XIX^e siècle, ce n'est que l'an dernier que Thomas Edison a mis au point une ampoule électrique utilisable et que lui est venue l'idée géniale de construire une

centrale en plein New York. Malgré les nombreux détracteurs opposés à l'idée de remplacer les lampes à arc présentes dans certains quartiers, l'inventeur de génie croit dur comme fer à son "petit soleil accroché à un fil". »

Le baratineur interrompt un instant sa lecture. Sur son poignet, une carte, une deuxième et bientôt cœurs, carreaux, trèfles et piques défilent entre ses mains, comme surgies de nulle part. Une femme, un nourrisson pendu à son sein, pousse un soupir de gratitude; un paysan en guenille manifeste son entrain d'un sourire édenté. L'homme aux cheveux jais, conquérant et vaniteux, feint d'ignorer la colère de l'océan. Il reprend sa diction :

« "Au moment où les mille quatre cents lampes électriques installées dans tous les bâtiments du quartier se sont illuminées simultanément d'une chaude clarté, j'ai mesuré qu'une nouvelle ère s'offrait à nous, mettant au rebut bougies de cire et autres lampes à huile", a réagi l'inventeur du phonographe. Grâce à son génie, New York peut se targuer d'être la seule ville du monde qui ne connaît pas la nuit ».

— La seule ville du monde qui ne connaît pas la nuit! répète ébahi un gars de la campagne.

— Cela même, paysan.

Au même moment, de la coupure de journal jaillit une rose aux pétales lilas que le bonimenteur dépose au pied d'une jeune femme.

— Et ne dites pas, chers amis, que le célèbre Harry Houdini, magicien de son état, n'aura pas tout fait pour vous divertir!

Après quoi, sans même entendre les applaudissements qui lui sont adressés, il passe la tête au travers du hublot pour y vomir ses tripes.

•

Après deux jours de navigation, Choupette est devenue la mascotte de l'étage. Dès qu'il y a une peau de saucisson à gratter,

on la siffle et mon ventre sur pattes se précipite vers la récompense promise, offrant en retour sa croupe aux caresses. La tempête a beau être derrière nous, j'ai la sensation d'être entouré de naufragés : des artisans suppliciés par l'industrie, des ouvriers victimes de la dépression économique, des romantiques au cœur brisé, des socialistes en attente du grand soir, bref, des hommes et des femmes en quête de résilience. Je tiens souvent compagnie au vieil homme à la malle. De lui, je sais peu de choses, seulement qu'il part rejoindre un proche installé à Union Square. Il me parle comme à un fils, me met en garde contre qui me promettrait monts et merveilles.

Au septième jour de traversée, alors qu'un air frais s'engouffre par les hublots, obligeant les plus frileux à se couvrir d'une petite laine, la corne de brume déchire le silence de l'aube. Nos bouilles endormies s'animent aussitôt, l'un de nous s'écrie : « Terre en vue ! ». Chacun abandonne alors son barda, se précipite sur le pont, impatient de découvrir le visage du Nouveau Monde. Pourtant, aucune clameur. Nos cris sont aphones, nos cris sont intérieurs, ils portent une nostalgie qui ne nous quittera jamais. Le *Château-Lafite* longe maintenant une île à l'embouchure de l'Hudson, certains s'étonnent de n'y voir aucune statue commémorant la liberté que tous viennent chercher ici. Puis Manhattan se dévoile, avec ses petits immeubles, quatre étages tout au plus; au loin le pont de Brooklyn, encore en construction. Je débarque au port de New York un vendredi 13 avec treize dollars en poche : je crois en ma chance !

Du même auteur

Faim de cycle – Éditions Le pas d'oiseau, 2018

Asperger for ever – Presses du Midi, 2023



n'co

éditions

/ ROMAN
/ PULP
/ COURT

s.f./fantasy, polar/noir,
littérature classique...

Proposez vos manuscrits
www.nco-editions.fr

Jean-Marc Chavot
Nungesser, le ciel en héritage

Version gratuite - Ne peut être vendu

*Illustration de couverture : JYG
Crédit photo : Adobestock*

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© n'co éditions
3, rue de la Charité - 38200 Vienne
nco-editions.fr